

ÉTUDE

sur l'histoire poétique de Roland, son caractère et son origine.

I.

Le but de toute épopée est de célébrer les hauts faits des héros dont les nations ont conservé un souvenir reconnaissant. A mesure que le contraste entre les vertus de ceux-ci et la faiblesse de leurs successeurs sera plus grand, ce souvenir confus mais intime se réveillera et l'imagination des peuples s'occupera du passé heureux en y cherchant la consolation qui fera mieux supporter les misères du présent.

Ce désir des peuples se montre aussi bien dans les affaires qui touchent à la religion que dans celles qui ont pour sujet la politique. Dans le premier cas les temps les plus heureux auxquels l'esprit puisse se reporter sont aussi les plus reculés, c'est à dire les temps où les dieux gouvernaient le monde et venaient au secours des mortels. Le caractère des épopées de ce genre sera donc principalement mythique comme nous le trouvons dans celles des Grecs, des Romains, des peuples orientaux et des peuples scandinaves. Si au contraire les épopées portent un caractère politique, le genre historique y prévaudra. Cependant une troisième classe d'épopées nous reste qui, offrant le triple caractère: de religieux, de mythique et d'historique, sera le plus en vogue dans un siècle, où l'enthousiasme religieux exalte les esprits et où les récits d'expéditions guerrières, d'aventures lointaines et prodigieuses, de grands coups d'épée donnés et reçus ne cessent pas d'alimenter la curiosité de toutes les classes de la société sans jamais la satisfaire.

Cette dernière classe tire son origine d'une époque reculée où la foi dans les anciennes croyances mythologiques avait été ébranlée ou pour mieux dire, anéantie par la doctrine du christianisme. Cependant le culte des dieux du paganisme n'avait pas été perdu pour cela. L'imagination populaire en avait mêlé les souvenirs à la religion toute spirituelle du Christ. Il résulta de ce mélange du religieux et du mythique dans une époque essentiellement guerrière un élément nouveau pour l'épopée. La légende enveloppa les faits réels d'un halo poétique et changea les hommes braves mais ordinaires de l'histoire dans des héros doués de forces et de vertus extraordinaires et très-souvent miraculeuses.

Il arrive généralement dans les épopées de la troisième catégorie que les héros en sont d'origine historique avec les traits tout mythiques et qui ne leur appartiennent même point en propre, tandis que d'un autre côté le héros tout fictif et légendaire sera revêtu des qualités vraies et historiques d'un personnage connu et célèbre de l'histoire.

Ce mélange des éléments à demi mythiques et à demi historiques, originels et empruntés, qui se retrouve dans toutes les épopées de la dite troisième classe rend bien difficile la tâche d'y tracer et d'en séparer la vérité de la fiction, de dissiper cette obscurité mystérieuse qui enveloppe les caractères et de pénétrer jusqu'à la source d'où l'histoire poétique a pris son origine.

A cette catégorie d'épopées appartiennent presque toutes celles qui ont célébré les faits les plus remarquables qui s'étaient passés dans les contrées occidentales de l'Europe, joints aux traditions mythologiques des peuples scandinaves. Ainsi nous avons le cycle du roi Arthus et de la table ronde, de Siegfried et de Dietrich, mais avant tout le cycle Carlovingien.

Le cycle carlovingien n'embrasse pas seulement les poèmes qui se rapportent à l'époque de Charlemagne. Il y en a qui remontent aux temps de Clovis et de Dagobert,

et d'autres qui descendent à Charles le Chauve et plus loin encore. La matière de ces poèmes sera donc entièrement d'origine française? Oui et non! comme l'on voudra. La nation française aussi bien que la plupart des nations de l'Europe est un mélange de races diverses et hétérogènes. Chaque nouvelle race a apporté dans ce mélange des idées individuelles et surtout d'autres traditions mythiques quant à son origine, son enfance, sa religion. Eh bien, le sol de la France, ou plutôt de la Gaule a été plus que tout autre pays le théâtre sur lequel les races les plus différentes se sont rencontrées et, en se confondant, se sont communiqué leurs idées religieuses, sociales et politiques. Les peuples de la race germanique, de la race romane et enfin de la race maure ou sarrasine, tous ces peuples apportèrent leurs idées et les mêlèrent à celles de la race celtique.

La question, si la matière des poèmes du cycle Carlovingien est d'origine essentiellement française est donc facilement à résoudre si l'on entend par français un mélange d'éléments celtiques, romans, germaniques et en partie même sarrasins.

Une autre question, plus importante que la première, sera: Quelle part a chacune de ces races à la production de ces poèmes? Il faut en convenir que la première part en est due à la race germanique, puisque c'est elle qui a inspiré l'idée et les traits essentiels du caractère des héros principaux. Quelques traits moins distinctifs cependant et de nature toute secondaire appartiennent aux Sarrasins et le Roman a pour ainsi dire réalisé les idées celtiques et germaniques, en leur donnant la forme telle que nous la retrouvons aujourd'hui, soit en français, soit en italien ou en espagnol.

Le fait que les idées essentielles de ces poèmes, au moins de ceux rédigés en ancien français, sont d'origine germanique est admis aujourd'hui par les Français mêmes, c'est à dire par ceux d'entre eux, qui se sont principalement occupés de ce sujet et qui, par leur savoir, ont seuls le droit d'en juger et d'être reconnus comme juges compétents. Un des plus éminents parmi les savants français qui aient pris pour tâche d'étudier, pour les faire apprécier, les rudes beautés de la langue et des grandes compositions épiques des trouvères est Monsieur Léon Gautier. C'est lui aussi qui, dans un ouvrage précieux intitulé: „Les Epopées Françaises,“ ramène les épopées françaises à leur origine germanique. Il faut dire cependant que sa manière même d'établir les preuves pour la vérité de ses assertions dans cette matière, ne nous paraît pas toujours la meilleure, ni la plus juste. Ses démonstrations, concernant la guerre, la royauté, la féodalité et le droit seraient à l'abri de toute critique, si elles étaient tant soit peu plus détaillées et plus précises, la matière étant fournie abondamment. Mais M^r. L. Gautier voudra bien nous pardonner, si nous protestons de toutes nos forces contre sa définition de la femme dans les épopées françaises. Il ne conteste pas son origine germanique c'est vrai, mais il lui refuse le caractère noble et pur, qui est sa marque distinctive dans tous les poèmes des anciens temps. Nous n'aimons pas à voir défiguré, avili ou ridiculisé ce qui a été et toujours sera digne et élevé dans nos yeux.

Que M^r. Gautier se souvienne de l'idéale figure de Nanna, ce prototype de la femme germanique; n'est-ce pas un beau dévouement que le sien, quand elle ne veut pas survivre à Baldur, son mari, et qu'elle se fait brûler avec lui, ou de Brunhild qui monte sur le bucher de Siegard pour être à jamais réunie avec lui; ou bien de Chrimhild, qui ne consent à vivre, que pour venger la mort ignominieuse de son mari; et voyons encore la douce et touchante figure de Gudrun, cette princesse si malheureuse qui garda sa foi et son amour intacts à travers les années, les persécutions et l'adversité. —

Voilà donc les types de femmes germaniques, telles que l'histoire et la poésie nous les a laissées: nobles, pures et fidèles, et parmi lesquelles Aude, la fiancée de Roland remplira dignement sa place, ce nous semble.

Mais écoutons d'abord ce que M^r. Gautier dit du type de la femme des Germains, qu'il croit retrouver dans les épopées françaises des auteurs des chansons de geste: „Leurs jeunes filles surtout, n'ont rien de cette admirable candeur qui depuis le premier

siècle jusqu'à nos jours, fait si naturellement reconnaître la chrétienne. Elles vont à l'église, mais leur dévotion est toute en dehors. Ce qui les domine, c'est le sang; un sang qui bouillonne en des veines ardentes. A la vue du premier jeune homme, sans honte vraie ou fausse, sans hésitation, sans combat elles se jettent à ses pieds et le supplient de satisfaire la brutalité de leurs désirs . . . Les femmes mariées font à peu près de même, bien qu'il y ait de brillantes et merveilleuses exceptions. Mais je le demande: d'où vient cette grossière et presque naïve sensualité? Est-ce là cette sensualité raffinée, secrète, élégante, délicatement ignoble des Romains? Est-ce là la débauche des Gallo-Romains et des anciens Celtes etc. Non, non c'est la nature toute jeune encore, tout indomptée, de la femme barbare. Tout cela est germanique, uniquement et absolument germanique. — Tous ceux qui ont étudié les ouvrages qui seuls peuvent nous fournir la matière pour en tirer un jugement impartial sur le vrai caractère de la femme germanique, seront de la même opinion que nous: Jamais raisonnement n'a été plus faux ni plus injuste que celui que M^r Gautier nous fait voir dans les phrases que nous venons de citer. Mais nous nous rangeons de son côté et nous restons d'accord avec lui, quand il prétend que la femme des épopées françaises est d'origine germanique. C'est son argumentation par rapport au caractère de la femme germanique, qui seule nous déplaît et nous choque et que nous ne saurons jamais admettre. Mais quant à la question de M^r Gautier „d'où vient cette grossière et presque naïve sensualité?“ la réponse n'est pas si difficile à notre avis. Cette sensualité „raffinée, secrète, élégante, délicatement ignoble“ que l'on trouve en effet si souvent dans les poésies romanes a été le fruit d'un contact trop intime entre les peuples occidentaux et les peuples orientaux; mais ce sont les poètes des nations romanes, trop susceptibles à ces idées, qui ont accepté, gardé et chéri cet héritage de l'Orient voluptueux; les troubadours surtout en ont profité; leur héritage passa entre les mains des trouvères et en Allemagne les Minnesaenger, excités par les chants galants et érotiques des poètes de la Provence, les imitèrent et malheureusement devinrent leurs dignes émules. C'est ainsi que le style des épopées, originairement pur fut infecté, que le caractère chaste des femmes dans les épopées fut difformé.

Mais arrivons à présent au but de notre travail, qui est à peu près le même que celui de M^r Gautier, c'est à dire de vouloir prouver, que les idées principales dans les épopées françaises sont d'origine germanique.

Nous ne dirons pas cela de toutes les épopées écrites en ancien français et nous ne parlons ici que des celles qui appartiennent au cycle Carlovingien et encore en faut-il excepter peut-être un assez grand nombre. Enfin nous ne nous occuperons que des épopées qui ont pour sujet de célébrer les glorieux faits d'armes de Roland. Si la plus grande partie des vieilles chansons de geste se groupent autour de Charlemagne sous le nom de cycle Carlovingien, c'est parce que la vie de cet empereur a été pleine de guerres glorieuses et d'entreprises romanesques. Charlemagne est le centre organique de ce cycle, mais il n'en est point dans toutes les chansons le personnage le plus saillant. Les faits qui en forment la base sont plutôt ceux de ses palatins, dont presque chacun joue le rôle prédominant dans une de ces chansons.

On peut remarquer cette circonstance presque dans tous les autres cycles d'épopées. C'est dans la personne d'Arthur que les poèmes „de la table ronde“ trouvent leur centre, mais le rôle principal y est attribué surtout à Parzifal, à Jwein, à Daniel. Le roi Gunther est le centre des chansons qui racontent les faits des „Nibelunge“, mais Siegfried, quoique son vassal, est de beaucoup son supérieur et le noble Dietrich cède sa place au jeune Alphart.

C'est ainsi que Charlemagne ne donne que le nom au cycle Carlovingien, tandis que ce sont ses preux qui exécutent sous ses ordres des faits glorieux. Parmi les héros de Charles c'est sans contradiction Roland qui occupe la première place. Il surpasse la gloire de tous les autres héros si bien qu'il est encore pour nous la personnification de

la valeur, de la vaillance, de toute vertu chevaleresque enfin. Les poètes ont même donné son nom à une partie de ce grand cycle Carlovingien: „La Chanson de Roland.“ Cependant il faut bien remarquer que cette chanson de Roland ne peut être que le fragment d'un cycle considérable, dont Roland fut le centre. Le poète nous y introduit dès l'abord au beau milieu d'une action où Roland joue le premier rôle, il est vrai, mais dont la fin nous fait assister à la mort du héros sans que nous ayons eu l'occasion de connaître sa vie. Nous sommes donc forcés de supposer que nous avons devant nous seulement un fragment mais qui appartient à toute une série de poèmes, dont un certain nombre aurait été perdu, ou du moins aurait disparu et dont une autre partie existe encore, sous un titre étranger, mais le fond de laquelle appartient selon toute évidence au cycle des „chansons de Roland“. C'est par l'aide de ces chansons que nous sommes en état de compléter tout dans la vie de notre héros, ce que la chanson qui porte son nom ne nous donne pas.

C'est donc à ces „chansons de Roland“ que s'étendra notre assertion que les caractères principaux et les idées essentielles en sont d'origine germanique.

Les arguments qu'il faut pour prouver cette assertion sont en partie les mêmes que M^r. Gautier a allégués, savoir: L'idée de la guerre, la royauté, la féodalité, le droit, la notion de Dieu, l'idée de la femme.

Puisque ces arguments ont été déjà traités suffisamment, nous ne nous en occupons pas d'avantage, à l'exception du dernier, de l'idée de la femme. Mais nous y ajouterons encore plusieurs autres choses qui nous semblent être bien importantes. A notre avis ce ne sont pas seulement les femmes, mais encore les hommes, les héros dont les faits sont célébrés dans les épopées, leur caractère, leurs noms, leurs armures, surtout les épées, qui sont d'origine germanique.

Pour juger les arguments il faut d'abord connaître les traits les plus importants d'une histoire de Roland, dont nous allons donner un court récit.

II.

L'origine de Roland est aussi mythique et fabuleuse que celle de la plupart des héros célébrés dans les épopées. Généralement Roland est nommé le neveu de Charlemagne. Sa mère serait donc soeur de Charles. Voilà la première difficulté. Il y a dans les divers récits quatre ou cinq noms différents de la mère de notre héros: La Karlamagnùs-Saga l'appelle Chilem, un manuscrit lorrain du poème français Gille, Girard d'Amiens Gilain, le poème d'Aquin Baquehert, Ulrich Füttrer Martona. Mais le nom généralement adopté par la plupart des traditions est Berthe. Quant au nom du père il n'y a pas plus de certitude que sur celui de la mère. Dans le poème d'Aquin, l'époux de Baquehert est Tiori de Vannes et Ulrich Füttrer dit que Martona fut mariée au noble duc de Cornuailles. Cependant la plupart des sources appellent le père de Roland: Milon duc d'Anglers (Ayglent, Anglante etc.). Seulement il nous faut remarquer déjà ici, que la chanson de Roland, proprement dite, nous donne bien le nom de ce duc comme un des XII pairs, mais ne le désigne jamais comme père de Roland, quoique la chanson parle souvent du père du héros; et chose surprenante: le duc Milon est encore en vie pendant le combat de Roncevaux, où Ganelon s'appelle déjà beau-père de Roland. Selon la Karlamagnùs-Saga, le roman de Tristan de Nanteuil et le roman en prose de „Berte aux grans piés,“ Charlemagne eut avec sa soeur Gille des relations coupables et sur l'ordre d'un ange il la donna à Milon.

D'après les „Reali di Francia“ Milon, simple chevalier de la cour de Charlemagne, devient amoureux de Berthe, soeur du roi, et trouve le moyen de la voir seule. L'empereur, qui découvre leur secret, les fait emprisonner. Ils s'échappent de la prison et se cachent dans une forêt où Berthe, dans une caverne sauvage donne le jour à Roland (ainsi appelé parcequ'il roule en naissant d'un bout de la caverne à l'autre). Malgré la misère à laquelle les parents étaient exposés l'enfant se développa heureusement et sa beauté et ses forces furent remarquables. Milon, fatigué de mener une existence dégradante et inactive, abandonné sa compagne d'infortune et va chercher aventure. Un jour cependant le roi Charles, revenant de Rome, s'arrête près du lieu où sa soeur est réduite à demander l'aumône. Parmi les mendiants qui se trouvent à la porte de la salle où le roi dine avec ses nobles, un enfant d'une beauté singulière et d'une vigueur extraordinaire se fait remarquer. Le vieux Naine est étrangement ému à l'aspect du petit garçon et l'idée lui vient que l'enfant doit être d'illustre naissance, car il a l'oeil du lion. Il conseille donc qu'on le suive, lorsqu'il s'en irait et en effet, on ne tarde pas de reconnaître dans la femme pâle et consumée par la douleur et la misère, qu'il appelle sa mère, Berthe, la soeur de Charlemagne. L'empereur à la vue de la coupable sent renaître tout son courroux. Déjà il tire son couteau pour la tuer, lorsque Roland se jette sur lui, les yeux flamboyants de colère et lui serre la main avec une telle force que le sang jaillit de dessous ses ongles. Charles est ravi du courage du jeune garçon et en le montrant aux barons il s'écrie fièrement: „Il sera le faucon du christianisme“. —

Le roi, pour l'amour de l'enfant, accorde sa grâce à Berthe et à Milon, qui aussi retourne à la cour, où Roland reçoit dès lors une éducation digne de sa haute naissance. Milon d'après la Karlamagnùs-Saga meurt en France pendant que l'armée de Charles est en Espagne, et celui-ci donne sa soeur à Ganelon, qui adopte Roland comme fils et qui a plus tard un autre fils de Berthe, qu'il appelle Baudevin.

Roland se trouve donc à la cour de Charles, où il est élevé avec d'autres garçons nobles de son âge. Pendant les préparatifs d'une expédition contre Ayolant, roi païen, les enfants sont enfermés dans un château. On veut les retenir là jusqu'à la fin de la campagne. Roland est âgé à peu-près de douze à quinze ans. Il entend du château le bruit des armes et le son des cors de l'armée qui part pour Aspremont. Aussitôt l'instinct guerrier se réveille en lui et en ses camarades. Ils cherchent à corrompre la fidélité du vieux portier, chargé de les surveiller et essayent de le persuader de les mettre en liberté. Sur son refus cependant ils forcent la sortie, en passant par dessus le corps du pauvre concierge après l'avoir assomé de coups de bâton. Les voilà libres, mais à pied. Il leur faut maintenant des chevaux à tout prix. Ils trouvent bientôt le moyen de s'en procurer. Roland aperçoit cinq Brétons à cheval qui passent sur la route. Allons prendre ces chevaux sans en prier les hommes, dit-il à ses camarades, et lui-même est le premier à appliquer un coup de poing à l'un des Brétons, qui aussitôt mesure la terre; les autres garçons suivent l'exemple de Roland et les voilà bien montés et, sans plus de délai, ils se mettent à la poursuite de l'armée de Charles. Celui-ci se trouve en plein combat avec Yaumont, l'un des meilleurs chevaliers d'Ayolant. La situation est bien critique pour Charles qui va succomber. Il est fatigué et ses forces l'abandonnent de plus en plus. Tout d'un coup un jeune écuyer se précipite impétueusement sur Yaumont. Le combat ne dure que quelques moments. Roland, car c'est bien lui qui est promptement venu au secours de son oncle, arrache à son adversaire l'épée redoutable, surnommée Durendal et lui fend la tête d'un coup prodigieux. Le voilà maintenant en possession de cette Durendal, qui ne le quittera plus. Une occasion pour éprouver l'excellence de cette arme parfaite sera bientôt offerte au jeune téméraire.

Le roi est engagé dans une guerre avec Girard. Celui-ci s'est retiré à Vienne (Viane) où Charles vient l'assiéger. Dans l'armée de Girard le jeune et bel Olivier surpasse tous les preux en valeur et en vertus chevaleresques. Du côté de Charles Roland

est le héros préminent. Quoique le siège ait commencé, les dames de Vienne vont se promener en dehors de la ville pour voir les chevaliers français. Quelques-unes en vont imprudemment trop loin. Roland s'en aperçoit et s'approche d'elles pour les regarder de plus près. Soudain ses yeux restent arrêtés sur l'une d'elles. C'est la belle Aude, soeur d'Olivier, dont l'aspect lui fait monter tout le sang dans les joues. Elle est d'une beauté indescriptible. Ses cheveux sont blonds, sa peau blanche comme les fleurs en été. La première impression de Roland à l'aspect de la belle est bien sensuelle. Il veut la posséder à tout prix. Il se précipite sur elle, la saisit et veut la porter dans sa tente malgré sa résistance et ses cris. Mais voilà Olivier, son frère, qui accourt à son aide et, plein de fureur, il donne un coup à Roland, qui l'étend à terre et le force d'abandonner sa proie. La belle Aude est délivrée, mais Roland, couvert de honte, ne peut plus oublier celle qui en est la cause et dont le premier aspect lui a gagné le cœur.

Après la durée assez longue du siège de Vienne Girard est forcé de demander la paix au roi. On prend la résolution de finir la guerre par un combat singulier. Roland et Olivier sont choisis comme représentants des deux armées. Mais avant ce combat une bataille à laquelle tous prendront part, doit avoir lieu. Pendant le combat les femmes de Vienne regardent du haut de la muraille les chevaliers combattants. La belle Aude, qui se trouve parmi elles, voyant les Français s'approcher du mur, saisit une pierre et la lance avec tant de vigueur sur l'un des assaillants que son heaume est brisé du coup. Roland s'en apercevant: „Par Dieu“ s'écrie-t-il, si l'on prend cette ville, ça ne sera pas de ce côté-ci; du moins ce n'est pas moi qui voudrais monter à l'assaut du côté où les femmes défendent la position. Après ces paroles, il s'approche de la muraille et en entrant en conversation avec la belle combattante, „qui êtes-vous, dit-il, belle demoiselle?“ Elle lui dit spontanément qu'elle est Aude, fille de Rénier, duc de Gennes, et soeur du vaillant Olivier. Lui, de son côté, l'assure qu'il espère l'avoir bientôt dans sa puissance. Mais la belle sur le mur est curieuse et veut savoir le nom de celui qui a osé la traiter si cavalièrement et avec un plaisir infini elle entend qu'il est Roland, dont tout le monde connaît la vaillance. Mais une pensée lui cause beaucoup de peine, c'est que Roland est désigné pour se mesurer avec Olivier. Elle n'hésite pas de lui communiquer avec une naïveté charmante, ce qui l'afflige. „Si vous combattez contre lui, reprend-elle, je serai bien triste, je vous assure, car on vous prend pour mon ami, comme j'ai entendu dire à plusieurs...“ A ces paroles Roland s'aperçoit que Charles, qui a été tout le temps témoin de leur entretien, se moque de lui en le regardant d'un air malin. Roland se retire malgré lui, tout confus et honteux d'avoir été surpris ainsi par le roi.

Le lendemain les deux héros, au lever du soleil arrivent dans l'île désignée pour lieu du rendez-vous. Bientôt leurs lances sont brisées, leurs chevaux tués. Les deux combattants eux-mêmes sont couverts de blessures, leurs boucliers sont fendus, leurs heaumes brisés. La belle Aude qui regarde le combat du haut du mur arrache ses beaux cheveux et pousse des cris pénétrants, lorsqu'elle voit le danger des deux champions: „La France est perdue, si l'un des deux succombe“, s'écrie-t-elle. Olivier et Roland entendent les cris lamentables et sans interrompre leurs coups ils échangent quelques paroles: „Il me fait bien du mal, dit Roland, de voir comme ces femmes ont pitié de vous.“ „Quant à moi, répond Olivier, si Dieu me laisse la vie, je vous promets de parler de vous à ma soeur Aude. Si elle ne vous prend pas pour mari, elle ne se mariera jamais, mais elle entrera plutôt au couvent.“ Mais voilà tout à coup Olivier menacé d'un danger bien grave. En rassemblant toutes ses forces pour terrasser Roland, son épée se casse et il reste sans défense. A cette vue, Aude se pâme: „Pourquoi me faut-il voir, s'écrie-t-elle, mon ami en combat avec mon frère? O quiconque de vous succombe, me rendra folle. Reine du ciel, viens les séparer.“ Mais à ce désastre d'Olivier, le cœur noble de Roland se montre. — „Crois-tu, s'écrie-t-il, que je veuille combattre contre un homme désarmé? Fais demander à ton oncle Girard une autre épée et en même temps fais apporter du

vin car j'ai bien soif". Girard envoie à son neveu une autre épée, la célèbre Hauteclaire, et Olivier en est charmé. Il s'approche de Roland, se met à genoux devant lui et lui offre un bocal rempli de vin. Roland en boit et le combat s'engage de nouveau, encore plus acharné qu'auparavant, car maintenant leurs épées sont de même vertu, et Hauteclaire est aussi bonne que Durendal. Autour de la place du combat règne un silence profond, Girard et Charles sont en prières, on n'entend que les coups d'épées.

Ainsi le combat dure jusqu'à la nuit tombante. Soudain un phénomène miraculeux suspend l'action. Un nuage brillant descend et sépare les deux combattants. Un ange paraît, entouré de lumière et une voix se fait entendre, disant: Dieu m'envoie vous déclarer sa volonté: Cessez le combat et gardez votre valeur pour exterminer les infidèles.

Les adversaires s'arrêtent à l'instant, les épées leur tombent des mains. Ils s'assoient sur un tronc d'arbre et se jurent une amitié éternelle. Avant que quatre jours passent, dit Roland, je vous réconcilierai au roi de France. Je te donnerai ma soeur, dit Olivier.

Quelques jours plus tard la paix entre Charles et Girard est conclue. Mais pendant qu'on prépare le festin des noces de Roland et d'Aude, le bruit se répand que les Sarrasins ont fait une invasion en France. Tout le monde se prépare à la rencontre avec cet ennemi terrible, et Roland prend congé de sa fiancée, qui ne devait jamais être sa femme. Dorénavant il passera sa vie sur les champs de bataille, où il rendra bientôt son nom terrible aux païens. Les adversaires les plus redoutables, des géants formidables doivent succomber à sa bonne épée Durendal. La valeur et la force de Roland sont universellement reconnues après sa victoire sur Otinel et surtout sur Ferragus, ce géant terrible, qui avait vaincu les XII pairs l'un après l'autre et qui aurait tué ces preux qui faisaient la force de Charles, si Roland ne les eut pas sauvés. Un jour cependant, c'était pendant le siège de Pampelune, Roland toujours victorieux jusque là, doit apprendre qu'il n'est pas invincible. Il commet la folie d'attaquer soixante-dix mille Sarrasins avec huit mille de ses hommes. Ce n'aurait pas été pour la première fois que notre héros sortit vainqueur d'une rencontre pareille. Mais son tour d'être vaincu est arrivé. Les Français complètement battus cherchent à sauver leur vie et rentrent au camp en grand désordre. Roland couvert de son sang y arrive le dernier et reproche amèrement aux autres pairs de ne pas être venus à son secours. Mais Charles lui répond: c'est votre faute, vous avez été trop imprudent. Roland furieux de ce reproche se retire sous sa tente. Le preux a déjà eu plus d'une différence avec son seigneur, mais cette fois l'affront est sanglant et il ne le pardonnera pas facilement. Le lendemain toute l'armée est debout pour venger la défaite de la veille. Charles veut donner à son neveu le commandement en chef, mais celui-ci refuse l'honneur. Le roi s'en met en colère et pour la première fois il condamne Roland à rester inactif pendant l'action, en lui donnant le commandement de l'arrière-garde. Il verra bientôt si c'était agir avec prudence. Rien en effet n'aurait été pu plus dangereux que cette manière de traiter Roland. Son humeur bouillonnante et altière doit en prendre ombrage, car il comprendra qu'à la rigueur on peut se passer de lui. Il sent que l'issue du combat, qui reste longtemps incertain, sera favorable aux Français. Mais les Français victorieux sans son aide! cette pensée seule suffit pour rendre fou notre héros indomptable. L'armée française victorieuse rentre au camp. On se demande: Où est Roland? Personne ne l'a vu, on le cherche partout, il a disparu avec ses hommes.

Chose bien étrange: Roland a quitté son poste important dans un moment où son absence aurait pu si gravement compromettre le salut de toute l'armée française. Mais où faut-il chercher Roland? Il est allé conquérir un royaume. Un chevalier, qu'il avait envoyé en avant pour reconnaître le pays, était entré, déguisé en pèlerin, dans la forte ville de Nobles, qu'il avait trouvée dégarnie de ses hommes de guerre, ceux-ci étant allés combattre devant Pampelune. Le faux pèlerin s'en retourne au plus vite pour apprendre

à son maître la précieuse découverte. Roland, tout joyeux, hésite cependant encore, car quitter son poste, c'est trahir le roi, qui reste sans appui, si les chances de la journée tournent contre lui. La tentation est forte. Retrouvera-t-il jamais l'occasion aussi favorable de se couvrir de gloire, en prenant cette ville importante, qui lui assure la conquête du royaume? Il n'hésite plus: „J'irai, s'écrie-t-il, mais je ferai une folie.“ Ses compagnons restent dans l'ignorance de ses mouvements, il ne s'ouvre même pas à Olivier. Quand il donne l'ordre de marcher, les XII pairs le suivent aveuglément, quoiqu'ils s'adressent à eux-mêmes tout bas la question: „Où allons nous?“ Pour Roland ils ont quitté le champ de bataille, leur roi, leur devoir enfin.

Le lendemain Nobles est prise. Roland revient avec son armée chargée de butin, triomphante, joyeuse au camp de Charles. Ils sont accueillis par leurs camarades avec des cris de joie. Roland entre dans la tente de son oncle, se met à genoux devant lui et lui fait présent de sa victoire. Charles lui impose brutalement silence et le frappe de son gant au visage. — Roland, rouge de colère, se lève et met la main à son épée, mais quelque furieux et offensé qu'il soit, il se rappelle qu'il ne doit pas frapper le roi, lui, son second père, son bienfaiteur.

Il laisse retomber sa main et sans mot dire il sort de la tente, monte à cheval, prend sa lance, baisse la visière de son heaume et sort du camp. La tête baissée, le visage caché il suit sa route. Il traverse des forêts, des champs toujours seul, lui, qui a tant d'amis si dévoués, lui, qui est accoutumé à commander vingt mille chevaliers. Les tristes pensées se reportent sans cesse à tout ce qu'il a quitté, à tout ce qu'il aime, et qu'il ne reverra plus. Un songe cependant vient dissiper pour quelques heures son morne chagrin. C'était pendant une de ses haltes. Il rêve qu'il se trouve sous sa tente avec Olivier et quelques autres de ses compagnons. Ils s'amusement comme d'habitude.

Et quand aparut l'aube, chéu sunt li rosée
Par desot son aubers s'est le duc refroidé
Le douç ensoigne part qu'éveilland l'a laissé . . .

Roland parti, une profonde tristesse s'empare de tous ses amis. Charles lui-même est fâché de ce qu'il a fait, mais les barons en sont furieux. Ce sont surtout Estous et Olivier, qui lui reprochent vertement sa conduite injuste et déclarent qu'il vont quitter le camp. Cependant leurs esprits agités se calment peu à peu, ils se reconcilient avec Charles et on se met à la recherche de Roland.

Après beaucoup d'aventures, celui-ci arrive au bord de la mer, où il trouve un bateau marchand prêt à mettre à la voile. Il y monte et part. A mesure que les côtes de l'Espagne fuient devant ses yeux, ses regrets augmentent. Il tend ses bras vers le rivage, où il laisse son meilleur ami et tous ceux qu'il aime tant, — les larmes obscurcissent sa vue — le rivage est disparu. Le navire aborde enfin et notre héros se trouve en Orient et bien à propos. C'est la Perse qui aura besoin de sa valeur et de son bras. Il arrive au moment où le roi de ce pays est attaqué par un roi voisin, nommé Malquidant. Quoique très-vieux, celui-ci a demandé au roi de Perse la main de sa fille, la belle Diones, en lui ordonnant d'une rude insolence: „Fais brûler ta fille, si elle me refuse.“ Roland sauve Diones par un combat singulier, et le beau et vaillant étranger est dès ce moment l'objet des désirs de la belle. Mais lui ne pense qu'à la belle Aude, sa fiancée et la soeur de son ami Olivier. Roland, qui a gagné la confiance de tout le pays, y introduit le christianisme et la civilisation française. Le roi, en reconnaissance de ce qu'il a fait, lui donne les charges les plus élevées dans son royaume. Mais tout cela ne peut empêcher Roland de penser à ses amis et surtout à Charles. Il demande enfin congé au roi et part. Une tempête affreuse jette son navire sur un rivage inconnu. Mais quelle est la joie de Roland lorsqu'il apprend qu'il est de retour en Espagne, ce pays de ses rêves, où il espère retrouver ses amis et tous ceux qu'il aime. Il se met en route pour le camp des Français, mais avant d'y arriver il doit vaincre mille dangers et surmonter des aventures sans nombre. Un

jour il rencontre un ermite, qui lui prédit qu'il ne reverra jamais la France et qu'il n'a plus que sept ans à vivre. Roland est surpris et troublé, en entendant ces paroles, mais il ne songe pas même à mettre en question leur vérité. Le héros chrétien ne doute pas, il se soumet avec patience à la volonté de Dieu, et accepte avec résignation sa destinée des mains de la Providence. Mais à côté de ce trait caractéristique, la nature fougueuse du preux de l'épopée ressort. Roland jure de mettre à profit son temps de grâce contre les infidèles.

A la fin il revoit le camp de Charles. Il s'en approche tout ému, il passe devant les gardes avancés, il traverse l'espace entre les tentes. Un chevalier le reconnaît et un instant après tout le camp est en mouvement. On n'entend que les cris joyeux: Voilà Roland, Roland est revenu. Olivier s'élançe à la rencontre du compagnon, dont il a été trop longtemps séparé. Les amis se regardent. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre. L'émotion leur ôte la parole. Entourés des Français, joyeusement surpris ils s'approchent de la tente du roi. Charles vient déjà au devant d'eux. Roland n'attend pas qu'il descende de cheval, il embrasse le genou de son oncle et pleure à chaudes larmes. Celui-ci trop heureux du retour de son neveu, ne se souvient plus du passé. Tous les coeurs sont remplis de joie, car Roland va faire revenir la fortune, qui avait abandonné les armes françaises pendant son absence. L'armée de Charles est toujours devant Pampelune, les Français ont en vain assiégé la ville, mais l'arrivée de Roland, qui a dû reprendre le commandement en chef, va assurer le succès de la campagne.

Après la prise de Pampelune, Charles reprend les hostilités contre les infidèles et réussit à vaincre toutes les armées païennes, qui avaient voulu arrêter son progrès en Espagne. Il avait été pendant sept ans dans le pays et il ne lui reste plus que le roi Marsille à humilier, mais c'est aussi le plus redoutable et le plus puissant des rois de cette terre hautaine.

A. fr. 1. „Charles li reis nostre emperere magne,
Set ans tuz pleins ad ested en Espagne,
Tresqu'en la mer cunquist la tere altaigne;
N'i ad castel Ki devant lui remaigne,
Mur ne citet n'i est remés à fraindre
For Sarraguce, ki est en une muntaigne“.

Le duc Ganelon donne le conseil à Charles d'envoyer au roi Marsile deux messagers. Celui-ci les fait pendre. Cette action perfide et déshonorable est le commencement de toutes les scènes de malheurs et de carnage, que nous verrons se passer en Espagne, pendant les années suivantes. A partir de ce moment, commence la détestable intrigue de Ganelon, qui amène la fin tragique de Roland. A l'instigation de Ganelon, Charles expédie un troisième messenger, nommé Guron. Plus heureux que les autres, celui-ci retourne de sa mission dangereuse en portant avec lui l'offre de soumission du roi Marsile et sa couronne royale, qu'il a gagnée au combat singulier.

Mais le traître Ganelon, qui croyait l'avoir envoyé à une mort certaine, avertit Malceris qui se met en embuscade pour tuer le messenger. Guron après s'être bravement défendu échappe aux assassins et arrive au camp de Charles couvert de sang. Avant de mourir, il veut parler à Roland. Peut-être a-t-il voulu l'avertir des intentions perfides de Ganelon. Mais il est trop tard, il expire dans les bras de Charles, sans avoir pu voir Roland.

La guerre contre les Sarrassins continue toujours, tantôt en faveur des Français tantôt défavorable pour eux. Il y avait sept ans que Charles était en Espagne comme nous l'avons déjà dit plus haut. Tout le pays jusqu'à l'Ebre avait été conquis à l'exception de quelques villes très-fortes, Tortose et Sarragosse. C'est enfin par la bravour de Roland que Tortose aussi est prise. Ici nous trouvons la première mention d'Olifant, son cor d'ivoire. Roland s'en sert à l'occasion de la prise de Tortose et le sonne à trois fois si vigoureusement, que les païens en perdent les sens.

A Sarragosse le roi Marsiles tient sa cour. Pour éloigner Charles de l'Espagne, il convient avec ses chevaliers de lui envoyer dix messagers. Charles assis sous un olivier au milieu de ses barons, reçoit les dix Sarrassins qui viennent lui annoncer que Marsiles veut se soumettre à lui à la condition que les Français quittent le sol espagnol. Roland qui n'y voit qu'une ruse conseille à Charles de ne point accepter l'offre du roi païen. Les autres pairs sont de son avis. Ganelon seul donne le conseil d'accepter les propositions de Marsiles. L'archevêque Turpin propose enfin d'envoyer un messenger à Sarragosse. Roland, Olivier et Turpin lui-même sont prêts à y aller, mais Charles refuse à tous les trois son consentement. Alors Roland propose Ganelon son parâtre, qui pâlit d'effroi, quand il l'entend et cherche tous les prétextes possibles pour se tirer d'affaire. Mais Charles est décidé et déclare que Ganelon ira à la cour de Marsiles. Après cela il ne peut plus refuser, mais avant de partir il se retourne vers Roland en lui disant les mots bien dignes de son caractère.

A. fr. 310. Jo t'en muvrai un si grant contraire
Ki durerat à trestut ton edage.

Roland se moque de ces menaces; hélas! il ne sait pas à quel point son parâtre est capable de les exécuter. Ganelon arrive à Sarragosse. Marsiles et lui, félon et traître l'un et l'autre, s'entendent bientôt. Roland et les XII pairs vont périr! Ganelon, comblé de richesses pour prix de sa trahison, revient à Cordoue, où il présente à Charles des cadeaux magnifiques de la part du roi maure et sa promesse de soumission finale. Le coeur du roi se gonfle de joie à cette nouvelle: „Dieu soit loué“, dit-il, et il proclame la guerre terminée. Toute l'armée est dans l'allégresse. Tous ces braves vétérans, qui ont tant sacrifié à la gloire de leur pays, reverront enfin leurs foyers et leurs familles.

Les préparatifs du départ sont faits. Mais il faut y laisser une arrière-garde assez considérable pour assurer la marche de l'armée pendant qu'elle passera les défilés des Pyrénées. Charles se demande avec inquiétude à qui il en laissera la conduite. Ganelon lui propose d'en charger Roland. Charles pâlit, l'avis de Ganelon lui fait trembler le coeur et pourtant, Roland est le seul à qui il puisse confier la garde de toute l'armée. Mais il exposera son neveu, son meilleur chevalier à un danger mortel! ses sens sont tellement troublés qu'il ne sait que faire: même pendant la nuit la pensée de perdre Roland le poursuit. Des visions terribles épouvantent son esprit. Il cède enfin aux conseils du duc Naime et aux prières de Roland lui-même. Roland reste en Espagne avec les XII pairs et Ganelon accompagne l'empereur.

L'armée française se met en route. En attendant le roi Marsiles a rassemblé ses forces. Quatre cent mille hommes se sont embusqués dans un bois de sapins et sur les flancs des rochers.

Lorsque le jour paraît, Roland, qui est monté sur une colline pour reconnaître, voit briller leurs heaumes dorés au soleil. A cette vue il sent bien qu'il faudra combattre. Olivier qui voit que leurs forces sont cent fois inférieures à celles des ennemis conseille à Roland de sonner son Olifant. Charles n'est peut-être pas encore trop loin, il entendra le signal et reviendra à leur aide. Mais voilà cet entêtement de Roland, qui lui a nuit tant de fois, et qui bientôt doit devenir si funeste pour lui-même et pour tous ceux qu'on lui a confiés. Le conseil d'Olivier est si naturel et même si important, car n'a-t-il pas été donné pour sauver dix mille hommes d'une mort certaine? Roland cependant ne veut rien entendre. Et pourquoi? parce qu'il se sent assez fort pour combattre ces païens, parce qu'il croit honteux de demander secours avant d'avoir même commencé le combat, et que lui et toute son armée sont encore parfaitement intacts. Le poète critique cette conduite en disant:

A. fr. 1093. Rollanz est proz e Oliver est sage,

et la vaillance ne voulut pas profiter de la sagesse; c'était donc plutôt la témérité que la vaillance. Ce qui doit nous étonner encore davantage, c'est la circonstance que Roland

n'est point touché quand Olivier le conjure au nom de sa soeur Aude. Le nom de sa belle fiancée ne peut rien sur lui dans ce moment. Son coeur est fermé à toute émotion, celle de la gloire exceptée. Plus le danger est menaçant, plus son courage et sa valeur augmentent.

A. fr. 1110. Quant Rollanz veit que la bataille serat,
plus se fait fiers que léon ne leupart.

La bataille s'engage. Roland et les XII pairs, enfin chacun de ses Français font merveilles de bravour et plus d'une fois les païens, quoique vingt fois supérieurs en nombre sont repoussés, des milliers en couvrent le champ de bataille, mais aussi les pertes des Français sont bien considérables. Déjà des XII pairs ne restent que trois, Roland, Olivier, et Turpin. Roland verse des larmes en voyant la misère des siens, qui combattent toujours un contre vingt et qui sont déjà si las, qu'ils ne peuvent presque plus remuer leurs bras. Ce n'est que dans ce moment que Roland propose de sonner Olifant. Mais chose bien étrange, cette fois c'est Olivier qui le lui défend en disant:

A. fr. 1705. Vergoigne seroit grant
E reprover à trestuz vos parenz
Jceste hunte durreit al lur vivant
Quant je l'vos dis n'en féistes nient.
. . . . Par ceste meie barbe!
Se puis veoir ma gente sorur Alde
Vus ne jerreiz jamais entre sa brace
Français sunt morz par votre legerie.

Il nous faut remarquer que Roland ne fait point attention à ce qu'Olivier lui dit et même cette nouvelle mention d'Aude ne l'émeut point, car sans rien répondre aux paroles de son ami il sonne Olifant. Nous ne trouvons cette conduite justifiée que chez le „Stricker“, où Turpin met une fin à la querelle des amis en demandant à Roland de sonner son cor:

Str. 7090. darumbe bläse dû din horn
daz si niht genozzen hin komen.

Enfin, le cor est sonné et encore avec une telle vigueur, que l'effet en est aussi pernicieux aux païens qu'à Roland lui-même.

Pf. Kr. 214, 30. der seal wart so groz
der tumel under di haiden doz
daz niemen den andern mahte gehoren.

Mais le héros lui-même en souffre encore davantage.

A. fr. 1761. Li quens Rollanz par peine e par ahans,
par grant dulong, sunet sun olifan;
par mi la buche en salt fors li cler sancs,
de sun cervel le temple en est rumpant.

Il a cependant atteint son but; car quelque grande que soit la distance qui sépare les deux corps d'armée, Charles a entendu et reconnu le son d'Olifant et il sait aussitôt que Roland est menacé d'un grand danger. Ganelon, qui craint de voir échouer son intrigue, se moque de l'empereur et l'appelle un enfant crédule.

Str. 7128. Ruolanden hât ein breme gebizzen
dâ er lac ime grase
oder ez ist lihte ein hase
nâch dem er blaset sîn horn.

Au son prolongé du cor, Charles donne le signal du retour. Mais avant de partir, il fait saisir le traître Ganelon, le fait lier, et l'abandonne aux garçons cuisiniers, qui le traitent ignominieusement.

Cependant Marsiles, qui s'est tenu à l'écart jusqu'à présent, et qui de loin a vu le massacre des siens accourt tout à coup avec le gros de son armée pour venir au secours des Sarrasins, dont la plupart sont restés à terre. Quatre fois les Français soutiennent le choc de toutes les forces païennes réunies, mais à la cinquième charge ils tombent presque tous. Il est vrai que Roland a tué le fils du roi Marsiles dans la mêlée, et en combattant avec le roi lui-même, lui a coupé un bras; il est vrai aussi qu'il a mis en fuite Marsiles et son armée et qu'il a vaincu deux rois païens. Mais il est au bout. Soixante hommes lui restent de toutes ses forces et Turpin et Olivier sont les seuls survivants des XII pairs. Mais au moins ils vendront cher leur vie. Après avoir versé des larmes sur ses amis morts et ayant adressé au ciel une prière pour leurs âmes vaillantes, Roland se retourne vers Olivier, et le carnage recommence avec une furie nouvelle. Marsiles a fui, mais le roi des Ethiopiens se glisse derrière Olivier et lui porte dans le dos un coup mortel. Olivier mourant laisse tomber Hauteclère sur le cimier de son adversaire, qu'il fait voler en éclats et fend la tête du païen jusqu'aux dents. Puis se sentant expirer il prie Roland de le porter hors du combat. Cela fait, Roland voit Turpin environné de tous côtés. Il s'élançe sur les ennemis qui menacent le dernier des pairs. Tous les deux combattent comme des furieux contre toute une armée. Olivier épuisé à la mort s'aperçoit du danger de ses amis, et quoiqu'il puisse à peine se tenir à cheval, il accourt à leur aide. Livide, couvert de sang il s'approche. Roland vient au devant de lui, mais Olivier a la vue troublée du sang, qu'il a perdu; il ne reconnaît pas son ami, qu'il prend pour un païen. Hauteclère descend sur le heaume de Roland et le fend.

A. fr. 1998. A icel colp l'ad Rollanz regardet,
Si li demandet dulcement et suef:
„Sire cumpain, faites le vos de gred?
Ja est ço Rollanz, ki tant vos soelt amer;

Olivier lui demande pardon de l'avoir frappé, puis il cherche un lieu où il puisse se reposer, se couche par terre et expire quelques moments après. Turpin aussi doit enfin succomber. Roland pour venger ce compagnon fidèle se lance de nouveau sur les Sarrasins, qui n'osent plus résister à un ennemi si terrible et prennent la fuite. — Turpin n'est pas mort cependant. Il conjure Roland de sonner de nouveau son Olifant pour appeler Charles, car déjà les païens vont se rassembler de nouveau. Roland obéit:

A. fr. 2104. Il trait l'olifan, fieblement le sunat.

C'est alors enfin que l'on entend en réponse les sons de 15000 cors. Ce sont les Français, c'est Charles qui arrive. Quand les païens entendent ce bruit, rien ne peut plus les arrêter. Ils abandonnent le champ de bataille en pleine déroute. Roland et Turpin se trouvent seuls parmi tant d'amis morts et blessés. Turpin possède encore assez de forces pour donner la bénédiction aux autres pairs morts, puis il s'évanuit pour ne plus se reveiller. Voilà Roland tout seul, le dernier des pairs de Charles. Il va se reposer adossé contre un arbre, son Olifant dans l'une, Durendal dans l'autre main. Ainsi il s'endort. Un Sarrassin qui passe près de là le croit mort et s'approche de lui pour lui prendre son épée. Au moment où il a saisi Durendal, Roland se réveille et n'ayant pas d'autre arme, il porte un coup avec Olifant sur la tête du païen, qui l'étend mort par terre.

A. fr. 2295. Fenduz en est mis olifans el gros

Comme il voit son cor fendu, il essaye de briser Durendal son épée, afin qu'elle ne tombe pas entre les mains des infidèles.

Près de l'endroit où il s'était couché, il y avait quatre blocs de marbre brun. Il y porte dix coups avec Durendal. Mais quoique la pierre soit fendue, Durendal n'est pas même ébréchée. Roland qui sent que la mort s'approche de lui, qui sait qu'il ne verra ni Charles ni aucun de ses amis, ni sa chère Aude, qui souffre tant sentant sa cer-

velle sortir par ses oreilles, il ne pense pas à tout cela. Il adresse la parole à Durendal, il cause avec elle comme avec une amie de coeur, il lui donne des noms tendres et en versant de chaudes larmes il se met à énumérer tous les pays qu'il a conquis grâce à elle. Puis il lève les yeux au ciel et après avoir recommandé son âme à Dieu il ôte son gant droit :

A. fr. 2373. Sun destre guant en ad vers Den tendut;
 Angles del ciel i descendent à lui.

 Seint Gabriel de sa main l'ad pris.

 Michel e Gabriel
 l'anme del cunte portent en paréis.

Pour glorifier davantage le grand neveu de Charlemagne les textes allemands ajoutent à ce récit des phénomènes merveilleux qui se font voir au ciel et sur la terre.

Str. 8253. do Ruoland sin ende nam
 ein licht von dem himele quam
 Ze Runceval in daz tal
 als der himel überal
 ein klariu sunne waere
 und allenthalben baere
 gelichen schin der sunnen
 do des lichte was zerrunnen
 do begunde di erde sô biben
 dar nach quamen un mazen lichte blicke
 vil grosze donreslege dar under.

Peu de moments après la mort de son neveu Charles arrive. Le duc Naimés aperçoit encore la poussière causée par la fuite des Sarrasins. On se met immédiatement à leur poursuite. Charles ne prend que le temps de se mettre à genoux, pour prier Dieu de prolonger le jour. Le soleil s'arrête. Les ennemis sont bientôt atteints. L'eau de l'Ebre empêche leur fuite. L'attaque des Français est si impétueuse que tous ceux des infidèles qui ne tombent pas sous leurs coups d'épée, sont poussés dans le fleuve, où ils se noient. Ce n'est qu'après la défaite complète des païens que la nuit descend. Charles va se reposer pour quelques heures. Quand il se réveille le lendemain matin il ne désire que de revoir son neveu. On arrive à Roncevaux. Charles, le coeur plein de douleur, cherche Roland partout parmi ces milliers qui gisent morts sur le champ de bataille. Enfin il aperçoit son corps étendu près de l'arbre où il a expiré. Le roi se précipite sur ce cher corps, le prend entre ses bras, le serre contre son coeur et tombe pâmé. Toute l'armée est émue tant de la perte de Roland, qui était tant aimé, que de la douleur de leur roi. Hors de lui Charles maudit ses jours et désire être mort et enterré avec Roland, avec ses pairs. Lorsqu'il s'aperçoit des pierres fendues et y reconnaît les coups de Durendal, il se met de nouveau à se plaindre et à verser des larmes, si bien que la pierre en est encore humide aujourd'hui.

Kr. 259, 20. daz blut floz im uon den ougin
 uf den stain er gesaz
 inoch hiute ist er naz.

La douleur de Charles ne se calme que lorsque les chevaliers ont emporté le corps de Roland. Alors il donne l'ordre de faire les funérailles des soldats français. Ce n'est pas chose facile. Les armures des Sarrasins ressemblent trop à celles des Français pour qu'on puisse distinguer l'ami de l'ennemi. Un miracle se fait pendant la nuit, qui permet aux Français de reconnaître les leurs. A la lumière du jour naissant, on voit que des épines ont poussé à travers les corps des Sarrasins, tandis qu'au-dessus de la tête de chaque soldat chrétien une fleur blanche penche sa corolle éblouissante. Les funérailles

faites, l'armée française repart. Les corps embaumés de Roland, d'Olivier et de Turpin sont emportés en France.

A. fr. 3690. Entresqu'à Blaive a cunduit sun nevold
E Oliver sun nobilie cumpaignun
E l'arcevesque, ki fut sages e proz.
En blancs sarcous fait metre les seignurs
A Seint-Romain là gisent li baron.

La chronique de Turpin y ajoute :

„Rolandum usque Blavium Carolus deferri fecit et in beati Romani basilica honorifice sepelivit mucronemque ipsius ad caput et tubam eburneam ad pedes suspendit.“

Pendant ce temps Charles a envoyé quatre messagers au Margrave Girard de Vienne pour lui mander d'amener Aude avec lui à Blaive. Aude y doit apprendre par l'empereur lui-même la perte de Roland et de son frère Olivier. Les messagers racontent à Girard les événements de la guerre arrivés en Espagne, mais lui cachent la mort des XII pairs. Aude arrive dans la présence de Charles croyant venir à ses noces. Étonnée de ne voir ni Olivier ni Roland venir à sa rencontre elle demande de leurs nouvelles à Charles, et reçoit la réponse :

A. fr. 3713. Soer, cher amie, d'hume mort me demandes.
Jo t'en durrai mult esforeet eschange,
Co est Loewis, mielz ne sai à parler:
Il est mes filz e si tendrat mes marches.

Mais la belle Aude, représentant, il nous semble, cette ancienne idée sublime que la femme fiancée à un homme lui appartient à jamais, et que la mort elle-même est impuissante de déchirer les liens qui les unissent, Aude n'a entendu que ce mot terrible :

d'hume mort me demandes.

Sa réponse et sa conduite, quoique les poètes n'y aient consacré que quelques vers, sont bien dignes d'être mises à côté des récits où les poètes anciens germaniques et scandinaves ont célébré la grandeur de caractère des femmes de leurs temps. Voilà les paroles d'Aude :

A. fr. 3717. C'est mot mei est estrange.
Ne place Den ne ses seinz ne ses angles
Après Rolland que jo vive remaigne!
Pert la culor, chet as piez Charlemagne,
Sempres est morte

ou pour finir cet épisode purement germanique de notre histoire poétique avec les mots du poète allemand :

Str. 11205. Owê mir armen, sprach sie, wê,
got helfe mir daz mine sêle ê
sich scheid von dem libe
ê danne ich zeime wibe
deheinem manne si geborn
sît ich Ruolanden hân verlorn.
ich bite dich reiner meide barn.
.
gip mir hiute die gebe
daz ich niemer fürbaz gelebe.
do wart di frowe überladen
mit herzeleidê und mit schaden.
.
unz ir daz grimme ungemach
ir jungez herze enzwei brach
si saz zer erden tôtvâr.

Nous allons maintenant assister au jugement et à la punition de Ganelon. Celui-ci est retenu prisonnier par Charles, depuis le moment où le son plaintif du cor de Roland,

entendu par toute l'armée a été pour tous la preuve de sa culpabilité. A Blaive, grâce à la consternation générale causée par la mort subite de la belle Aude, le traître a pu s'échapper. Mais au bout de quelques jours il est repris et Charles en est tout joyeux, car Ganelon lui a causé trop de chagrin. Le jugement va être prononcé à Aix-la-chapelle. Mais l'archi-traître Ganelon trouve moyen de prouver aux juges qu'il n'est pas si coupable et qu'il n'a pas commis d'autre crime que celui de s'être vengé des XII pairs, qui tous avaient été ligués contre lui pour le perdre. Il n'a donc pas mérité la mort. Trente de ses parents se déclarent en sa faveur et répondent pour lui. Leur nombre imposant et la puissance de Pinabel, leur chef, font reculer les partisans de Charles. Ils retirent l'acte d'accusation. Charles est honteux et indigné d'une lâcheté pareille, mais il doit céder. Ganelon va être rendu à la liberté. Cependant parmi les amis de Charles un chevalier se lève, il ne souffrira pas, lui, le scandale d'une impunité pareille. C'est un homme de chétive apparence, mais d'un grand cœur. Pinabel trouvera en lui un adversaire redoutable, car Dieu est avec celui qui prête son bras à toute cause bonne et juste. Le champion de Ganelon et celui de Charles vont se rencontrer en champ clos. Pinabel est fort, mais Thierry combattra avec Durendal, l'épée de Roland. A la première rencontre le champion de Ganelon tombe mort. Durendal lui a fendu la tête. Roland est vengé. L'épée fidèle dans la vie et dans la mort, a été ainsi l'instrument de la justice de Dieu entre les mains de Thierry. Ganelon est convaincu de son crime. Les barons ne cachent plus leur indignation contre le chevalier felon et traître. Sa punition sera atroce, ainsi que celle de ses parents qui ont provoqué le jugement de Dieu. (Évidemment le combat inégal entre Pinabel et Thierry, entre le cruel oppresseur et le pieux mais faible défenseur de l'opprimé, met devant nos yeux un exemple de cette singulière coutume germanique, appelée ordalie, ou jugement de Dieu.) Les parents, qui se sont faits les défenseurs d'une cause impie et criminelle, sont pendus, Ganelon est écartelé. Ainsi périt honteusement et ignominieusement l'homme abominable, qui avait causé la ruine de Roland, du plus noble, du plus chrétien, du plus glorieux de tous les preux de Charlemagne.

Voilà la conclusion naturelle de l'histoire, qui composée d'après les vieilles chansons, raconte avec autant de naïveté que de hardiesse tout ce que la tradition a conservé sur la vie, les faits, la mort de Roland.

III.

Faisons ressortir maintenant les points saillants et caractéristiques, qui nous aident à retrouver notre chemin dans le labyrinthe d'êtres fictifs et vrais, d'attributs et d'événements. Arrêtons-nous d'abord aux personnages de Roland, d'Aude et de Ganelon. Puis passons aux armures et aux attributs.

Nous ne savons rien de certain sur le nom et la personne de Roland. Le seul historien qui en fasse mention est Eginhard, le contemporain de Charlemagne. Les quelques mots qu'il en dit dans sa „Vie de Charlemagne“ ne servent pas à répandre beaucoup de lumière sur cette matière obscure et contestée. Voici le texte qui seule parle du nom de Rutlandus ou Roland comme historique: „ . . in quo proelio Egbartus regiae mensae praepositus, Anshelmus comes palatii et Rutlandus Britannici littoris praefectus cum aliis compluribus interficiuntur.“ — Tout ce que nous trouvons à ce sujet dans les anciennes poésies doit donc être fiction. Mais comme il y a une étonnante conformité sur la personne de Roland dans les récits, composés par les poètes des nations les plus diverses et dans tant de langues différentes, il nous est permis de supposer que ces poètes

ont tout bonnement profité des fragments poétiques qui vivaient encore dans les souvenirs des peuples. Dans les études sérieuses, se rapportant „au nom“ de Roland, on a déjà obtenu des résultats très remarquables et qui, s'ils n'éclaircissent pas tout à fait l'obscurité dont ce problème intéressant a été toujours entouré, permettent pourtant d'espérer une solution probable. Ce sont surtout les hypothèses si adroitement établies de M^r Meyer à Brême, que nous avons dû applaudir vivement. Selon lui, *) le nom du héros mythique est Hruodo, peut-être un ancien dieu du soleil. La fable a revêtu le héros du 9^{ième} siècle Hrodlandus de tous les accessoires appartenant à ce dieu du soleil, Hruodo. Voilà ce que nous apprend M^r Meyer et nous devons nous en contenter pour le moment et faire nos recherches sur la personne de notre héros, sans avoir éclairé le mystère de son nom.

Ce qui regarde la personne de Roland, nous n'avons qu'à étudier notre texte et nous y trouverons assez de preuves à l'appui de l'idée que le Roland de l'épopée française est autant la personnification du soleil que Siegurd ou Siegfried, Dietrich et d'autres dans les épopées d'origine germanique. Nous avons vu que Roland naquit dans les solitudes d'une forêt sauvage. Sa mère, presque partout nommée Berthe (nom qui joue un grand rôle dans l'histoire mythique et qui évidemment est d'origine germanique), est de famille royale; elle est exilée à cause d'un amour coupable; son mari lui-même l'abandonne; seule, elle élève son fils, qui malgré la misère de leur situation, grandit et devient un beau garçon, qui est aussi courageux qu'il est fort et avisé. Selon la „Vilkinasaga“ Sieguard aussi naît dans un désert où sa mère a été forcée de se retirer. Une biche nourrit l'enfant, qui devient beau et fort, bientôt il montrera son adresse et sa vigueur dans la forge de Regin, le nain. Parzifal aussi est né et doit grandir dans une forêt, où il devient un habile chasseur.

Une beauté éclatante, bien appropriée à celui qui représente le soleil, distingue tous ces héros; ce sont leurs yeux surtout qui les caractérisent, et l'oeil flamboyant de Roland nous rappelle bien cette puissance d'expression dans le visage de Siegurd qui est reconnu par Brunhild, parce qu'il a „l'oeil ardent des Wölsunge.“

Les forces prodigieuses des héros de nos épopées, qui, à peine sortis de l'obscurité entourant leur première jeunesse et grâce à la vertu merveilleuse de leurs armes, luttent avec des adversaires monstrueux et les terrassent, doivent nécessairement remplir le monde d'étonnement et d'admiration. Roland, encore presque enfant, renverse et tue le redoutable antagoniste de Charles, après lui avoir arraché Durendal, sa glorieuse épée. Siegurd à l'aide de Gram, son arme incomparable, remporte sa première victoire sur Fafnir, le monstrueux dragon. Parzifal paraît à la cour du roi Arthus dans l'armure du chevalier rouge, qui a dû succomber à sa valeur.

Le mérite éclatant du héros établi et prouvé incontestablement, la femme entre en scène. Celle-ci ne possède pas les qualités et les faiblesses ordinaires de son sexe. Tout en elle sort du commun. A sa première rencontre avec elle le héros ne sera pas seulement frappé de sa beauté éblouissante et hors ligne, mais aussi de son courage étonnant et presque mâle. Le héros reconnaît en elle, dès l'abord, la compagne digne de lui. Siegurd trouve Brunhild, la vierge en brunie, la Valkyrie, dans un château fort. Roland voit la belle Aude (Hilde) sur le champ de bataille, sur le haut de la muraille d'une ville assiégée, d'où elle casse le heaume à un guerrier par un coup de pierre.

Le héros de l'épopée ne s'appartient pas; l'existence heureuse et paisible de l'homme du commun, au sein de sa famille, n'est pas pour lui. Il doit partir. La destinée l'entraîne sur le chemin du danger et des exploits téméraires. La fiancée, quelque aimée qu'elle soit, est abandonnée et oubliée. Siegurd quitte Brunhild et l'oublie; Parzifal Condewiramur et Roland la belle Aude.

*) Abhandlung über Roland von Dr. Hugo Meyer. 1868. Bremen.

Le monde réel ne suffit pas à l'humeur entreprenante du héros de nos épopées. Il lui faut des êtres fantastiques, des dragons, des monstres et enfin des géants pour faire briller ses dons et la vertu de ses armes. L'époque où la fable a placé les hauts faits de Siegurd est encore assez reculée, pour que l'imagination ne soit pas choquée aux récits naïfs des entreprises du héros contre des dragons. L'âge de Roland est pour ainsi dire trop historique déjà, pour que les monstres n'y paraissent pas ridicules. Mais les géants dans les armées des Sarrasins sont des êtres possibles, même probables et l'imagination du poète peut s'en emparer impunément pour mettre en relief toute la prodigieuse valeur du neveu de Charlemagne.

La distinction et le mérite prééminent du héros n'empêche pas celui-ci d'être au service d'un roi puissant, auquel il doit obéissance et fidélité. Siegurd est le vassal de Gunther, Parzifal du roi Arthus et Roland a prêté serment à Charles.

Les autres chevaliers que le poème comme étant au service du même suzerain, à la même époque, sont nobles et preux, mais ils n'offrent pas l'intérêt absorbant du héros principal. Souvent ils sont au nombre de douze. Cette circonstance est digne de remarque. Le nombre XII revient sans cesse, dans la fable aussi bien que dans l'histoire, et nos épopées ont pris leur source dans l'une et dans l'autre. Les XII pairs paraissent inséparables de la destinée de Roland. Ils le suivent aveuglément. Leur dévouement est à toute épreuve, ils sont toujours prêts à partager ses dangers, sa gloire et voire même sa mort. Cependant s'ils sont incapables de l'abandonner dans l'extrémité, ils sont impuissants de détourner de lui les effets perniciosus de la trahison.

La vertu primitive et loyale des grands caractères doit succomber devant les misérables intrigues de la jalousie perfide et de la bassesse déloyale. Le héros de l'épopée tombe à la fleur de l'âge, à l'instigation d'un être malfaisant et envieux. Loki met entre les mains de Hoegir, l'aveugle, l'épée fatale qui deviendra funeste à Baldur. Hoegni, le borgne, pousse Guttormr à perdre Siegurd. La trahison de Ganelon livre Roland à la vengeance des infidèles.

À la mort du héros les regrets sont universels et sincères. Cependant personne n'en souffre autant que la femme abandonnée, mais toujours fidèle et dévouée. Son désespoir dépasse toute description. Des songes lugubres l'ont préparée à la nouvelle du triste sort de l'amant trop aimé et tant admiré et pourtant la réalité est au-dessus de ses forces. Elle succombe à sa douleur. Voyons la fin tragique des Nanna, des Brunhild et des Aude.

Voilà donc en quelques traits tout l'exposé de l'histoire de Roland. Nous avons essayé de relever les points de ressemblance entre son caractère et les caractères des héros dans les épopées d'origine germanique. Il nous reste à faire ressortir l'analogie, qui nous paraît exister dans l'origine des armes et des emblèmes représentés sur les armures des héros.

En prenant d'abord le mot Durendal et en l'analysant, nous trouvons ample matière, ce nous semble, à l'appui de nos affirmations. Ce nom consiste en deux parties bien distinctes, dont chacune a une signification complète. Il est vrai que l'orthographe du mot varie presque avec chaque auteur, mais ces variations mêmes sont autant de fils conducteurs, grâce auxquels nous nous guiderons dans le labyrinthe des difficultés que présentent nos recherches.

Nous trouvons dans les divers manuscrits de „la chanson de Roland“ les formes suivantes de: A. fr. Durendal, Vs. Duranda, Vs. b. Durenda, P. Durandart, Durendart, Vn. Durindarda. Le „Pfaffe Konrad“ écrit: Durindarte, Durndart, Durentart, et „le Stricker“ Durndart.

La forme la plus souvent répétée contient dans la deuxième partie essentielle les consonnes: „rt“. Cette syllabe „dart“ indique une origine germanique (engl. dart, ahd. tart, ags. darodh, altn. darradhr.) et veut dire dard, épieu. La première partie du nom: Durin,

Duren, Durn nous rappelle le mot agls. derne, dyrne (dearçni), c'est à dire: caché, occulte, secret, ensorcelé. Il se pourrait donc que le nom de cette épée renommée signifiât: épieu enchantée, c'est à dire, rendue solide, durable par enchantement, ou douée de vertus magiques.

L'origine du mot Durindart s'expliquerait peut-être d'une toute autre manière encore. Déjà dans la „Völuspa“ nous trouvons mentionné un nain nommé Durin. On sait que la Mythologie du Nord revêt les nains d'un caractère singulier et mystérieux. Ils travaillent les métaux au sein de la terre et connaissent l'influence secrète des forces de la nature sur l'homme. Souvent ils sont forgerons. Essayons de mettre en rapport les nains avec l'origine de l'épée de Roland, en remarquant que ce n'est pas seulement dans la „Völuspa“, que nous trouvons le nom Durin. Voyons le récit suivant.*)

„Swafarlami, deuxième descendant d'Odin et roi de Gardarike, étant un jour à la chasse, s'égara et ne put retrouver son chemin. Heureusement il rencontra deux nains, qu'il empêcha de s'enfuir et qui durent lui révéler leurs noms. L'un d'eux s'appelait Dyren, l'autre Dwallin. Le roi se souvint alors qu'il avait devant lui les plus habiles forgerons d'armes parmi les nains. Incontinent il leur ordonna de lui travailler une épée qui ne se rouillât jamais et qui tranchât le fer et l'acier aussi facilement que du linge; il fallait de plus que cette épée procurât à son maître la victoire dans tous les combats, contre n'importe quel ennemi. Le roi nomma cette épée Tyrning, mais Dyren l'ayant faite, elle resta en effet „Dyrendart“, l'épée de Dyren.

L'usage d'attribuer une influence bienfaisante ou malfaisante et un caractère mystique aux armes du héros de l'épopée est purement germanique et la tradition, qui fait précéder à leur création une influence magique et surnaturelle, et qui prête aux armes forgées ainsi, des vertus mystérieuses, appartient à l'époque la plus reculée de l'histoire de nos ancêtres. Nous avons à relever, à côté de la version citée plus haut, force d'autres, parmi lesquelles la chanson de Geste Doon de Mayence, le roman de Fierabras et la „Karlsmagnús-Saga“ offrent le plus d'intérêt. Ici c'est Galand qui forge Durendal. Or, Galand est un personnage important dans l'histoire mythique du Nord, car Galand n'est que la forme romane du nom du célèbre forgeron de Mimunc: Mhd. Wielant, Ahd. Wiolant, Ags. Veland, Altn. Voelundr.

Les efforts des poètes anciens de vouloir poursuivre l'histoire des armes célèbres de leurs héros de poésie, sont une preuve certaine que ces poètes connaissaient encore les traditions d'origine étrangère, dont les personnages illustres et intéressants leur avaient servi de modèles. Nous avons dit plus haut, que la tradition est plus antique à mesure que les idées mythologiques y prédominent. Les épopées d'un genre plus moderne sont, pour ainsi dire, plus chrétiennes. Dans elles la protection divine donne un caractère sacré et sévère à l'arme et à celui qui la porte. Dans „la chanson de Roland“ proprement dite, un ange, sur l'ordre de Dieu, remet à Roland l'épée, le cor et le gant:

A. fr. 2318. Carles esteit es vals de Moriane,
Quant Deus del cel li mandat par sun angle
Qu'il te dunast à un conte cataigne;
Dunc la me ceinst li gentilz reis, li magnés.

Str. 8190. do min got mit dir gedahte
und dich der Engel brahte
meinem herrn unde mir.

Durendal, nous l'avons dit, est forgée sous l'influence de puissances surnaturelles, il faut donc que ses vertus soient d'accord avec son origine et la rendent irrésistible. Du reste tous les poètes lui prêtent un mérite incomparable:

*) Cf. Nork. Mythol. der Volkssagen. Scheible Kloster IX.

Str. 4043. der stahel het dâ vor deheine kraft
 ez waere bein oder born
 daz was der vor gar verlorn
 de heins flint was sô herte
 der sich Durndarte erwerte.

Durendal et Tyrffing étant la même arme, ont les mêmes vertus, ont les mêmes qualités. Durendal a fendu les pierres de marbre sans être endommagée elle-même, le maître de Tyrffing voulant tuer le nain, frappe la roche et la fend, sans que l'épée en souffre.

Nous aurions dû parler encore d'Olifant, cette autre partie si essentielle de l'équipement de Roland. Mais le savant essai de M^r. Meyer, que nous avons déjà mentionné plus haut, fait ressortir si puissamment toute l'importance de cet attribut dans l'histoire poétique de Roland, que nous nous abstenons d'y revenir, vu que nous ne saurions en dire mieux, ni davantage.

Les emblèmes peints sur les pièces de l'armure de Roland doivent encore attirer notre attention. Le bouclier du héros porte un lion, le devant de sa cuirasse un dragon. Ce dernier emblème se voit aussi sur les harnais de Siegfried et de Dietrich. La figure symbolique du dragon représente le principe du mal dans la mythologie du Nord, dans ce sens il est l'adversaire naturel du héros qui le combat, car celui-ci représente le soleil, c'est à dire, le principe bon et bienfaisant. Or, comme le soleil radieux dissipe la nuit et les horreurs des ténèbres, le héros sort victorieux de sa lutte avec le dragon, type des puissances infernales.

Le lion, figure emblématique, représentant la valeur et la grandeur de caractère, est l'allié naturel du courage indomptable et généreux, que nous trouvons personnifié dans le champion du bien, quand il attaque et terrasse le dragon, l'adversaire, le principe du mal. Jwain, Dietrich et Roland portent l'un et l'autre emblème, comme aussi tous les trois sont distingués par à peu près le même caractère.

Notre résumé sous forme d'essai laisse beaucoup à désirer. Nous n'avons fait que toucher légèrement à l'histoire de Roland et aux problèmes que cette étude fait naître. Faute de place, nous ne pouvons nous étendre davantage aujourd'hui. Cependant nous espérons y revenir et notre tâche sera alors de fixer l'intérêt bienveillant du lecteur par le résultat de recherches plus minutieuses et plus détaillées encore. La matière est d'une richesse et d'une fertilité surprenante et devient plus abondante à mesure que l'on approche de la source. L'Orient et l'Occident, l'Antiquité et le moyen âge; les âges barbares, la féodalité et les croisades, les récits mythologiques de tous les peuples de l'antiquité et le christianisme arrêteront tour à tour notre attention, jusqu'à ce que nous ayons reconstruit pierre par pierre l'édifice de nos démonstrations et que nous soyons parvenus à fournir quelques preuves à l'appui du devoir que nous nous sommes proposé. —

Dr. O. Jahn.

Table des livres

cités et employés dans „l'étude sur Roland etc.“ sans indications suffisantes.

1. La chanson de Roland publ. p. Theod. Müller. Gött. 1863.
 2. Ruolandes Liet, ed. Wilh. Grimm. Gött. 1838.
 3. Karl der Grosse vom Stricker.
 4. J. Turpini, Historia de vita Caroli et Rolandi-Veter. Scriptor etc. ex bibl. Reuberi. Hanov. 1619.
 5. Les anciens poètes de la France, publ. sous la dir. O. Guessard. Paris 1862.
 6. Gaston Paris, Histoire poétique de charlemagne. Paris 1865.
 7. Léon Gautier, Les épopées françaises. Paris 1865.
 8. Simrock, Deutsche Mythologie. Bonn 1869.
 9. W. Grimm, Deutsche Heldensage. Gött. 1829.
 10. Mone, Untersuchungen z. Gesch. d. teutschen Heldensage. Leipz. 1836.
 11. F. Nork, Mythologie der Volkssagen; Scheible, Das Kloster. Bd. IX. Stuttg. 1848.
 12. H. Meyer, Abhandlung über Roland, Programm. Brem. 1868.
 13. Diez, Etymol. Wörterb. d. roman. Spr.
 14. Müller, Etymol. Wörterb. d. engl. Spr.
- 